

Le texte suivant est tiré de *Perspectives : revue trimestrielle d'éducation comparée* (Paris, UNESCO : Bureau international d'éducation), vol. XXIV, n° 1-2, 1994, p. 135-156.

©UNESCO : Bureau international d'éducation, 2000

Ce document peut être reproduit librement, à condition d'en mentionner la source.

MISKAWAYH

(320 H-/932-421)

*Nadia Gamal al-Din*¹

Le IV^e siècle de l'hégire (X^e de l'ère chrétienne) fut l'un des plus florissants de la civilisation islamique. C'est dans ce siècle, qui vit les musulmans parvenir au stade le plus élevé de la maturité intellectuelle et du raffinement culturel et qui fut, pour bon nombre d'auteurs, le « siècle d'or » de cette grande civilisation², que naquit Ahmad b. Muhammad b. Ya'qub, dit Abou Ali, surtout connu sous le nom de Miskawayh ou encore Ibn Miskawayh. L'on sait aujourd'hui qu'il s'appelait Miskawayh, mais bon nombre d'écrits qui lui ont été attribués, en particulier ceux dont l'authenticité n'est pas sûre, portent en couverture le nom d'Ibn Miskawayh. Les quelques ouvrages dont l'authenticité est avérée le désignent comme étant Miskawayh nom par lequel le désignaient également les penseurs et gens de lettres qui étaient ses contemporains³.

Miskawayh a vécu au IV^e siècle de l'hégire, et a connu au cours de sa longue vie, qui a empiété d'une vingtaine d'années sur le V^e siècle et s'est donc entièrement déroulée sous la dynastie des Abbassides (132-656 de l'hégire), toutes les facettes du monde scientifique de son époque.

Cette époque a vu les musulmans se lancer dans la traduction des œuvres scientifiques écrites en d'autres langues, et l'édition originale en arabe a ensuite pris le relais des traductions. Nombreux étaient alors les musulmans qui excellaient dans les différentes branches du savoir. Devant le nombre croissant des traductions et des œuvres originales dans de nombreux domaines, et avec le développement de l'utilisation du papier, les califes ont entrepris de créer ce qui s'appelait alors *Dar al-'ilm* ou *Dar al-hikma* (« maisons de la science » ou « maisons de la sagesse ») à Bagdad, au Caire, à Cordoue et dans d'autres villes du monde musulman. Ces institutions faisaient office de bibliothèques publiques, pour le lecteur ordinaire comme pour le spécialiste. Sont également apparues des « papeteries » qui vendaient ou louaient des livres, et une certaine compétition s'est instaurée entre les califes, vizirs, savants et autres, qui tous collectionnaient des livres, créaient des bibliothèques privées dans leurs palais et organisaient des conférences scientifiques pour débattre du contenu de ces ouvrages, à l'instar des colloques d'aujourd'hui.

Miskawayh a lui-même exercé les fonctions de conservateurs de plusieurs bibliothèques de vizirs (ministres) de la dynastie iranienne des Buyides (en arabe Buwayhides), ce qui explique peut-être sa parfaite connaissance de la culture de son époque, une culture aux sources diverses et aux expressions multiples. Autodidacte, il a exploré à fond les diverses branches de la science et de la connaissance humaine. Né à Rayy, en Perse, de parents musulmans, il a émigré à Bagdad, où il a étudié, travaillé et acquis une certaine notoriété, puis est retourné en Perse, à Ispahan, où il est décédé, presque centenaire, et où il a très vraisemblablement été enterré.

Miskawayh a été une personnalité marquante de la pensée philosophique chez les musulmans, mais sa notoriété était due, non comme on pourrait le penser de prime abord à son

travail d'enseignant ou à ses écrits sur l'éducation qui sont parvenus jusqu'à nous, mais à son activité de philosophe.

Miskawayh admirait les philosophes grecs, dont les œuvres avaient fait l'objet de multiples traductions dues aux nombreux traducteurs de l'époque, mais, contrairement aux philosophes qui l'avaient précédé, notamment Farabi (260-339/873-950), que les musulmans appelaient le « second maître » (le premier étant Aristote), il ne s'est pas arrêté à la logique et à la métaphysique et a abordé des domaines que la majorité de ses prédécesseurs ou contemporains avaient négligé. De ces derniers, il se distinguait en effet par l'intérêt qu'il portait à la morale plus qu'aux autres branches de la philosophie traditionnelle de l'époque, ce qui a amené d'aucuns à l'appeler le troisième maître. Il était en fait le premier penseur de l'éthique chez les musulmans⁴.

Certes, Miskawayh était surtout connu en tant que moraliste, mais, à l'instar de tous les autres membres de l'élite intellectuelle musulmane, il était un grand admirateur des philosophes grecs les plus connus, Platon, Aristote, etc., dont les écrits avaient été, comme on l'a vu, traduits en arabe et fascinaient tous ceux qui s'adonnaient à la philosophie ou se passionnaient pour la philosophie⁵.

L'influence de Platon et d'Aristote est on ne peut plus manifeste dans *Ta'dib al-Akhlaqwa Tathir al-a'raq* [Traité d'éthique] de Miskawayh, mais celui-ci ne s'est pas inspiré uniquement des grands philosophes grecs. Il a lu et mentionné dans ses divers ouvrages d'autres philosophes moins connus, tels Porphyre, Pythagore, Galien, Alexandre d'Aphrodise et Bryson. A ce dernier, qui n'était guère connu, il a emprunté l'essentiel de sa pensée sur l'éducation des garçons, comme on le verra plus en détail par la suite⁶.

Miskawayh se distingue aussi très nettement des autres savants et philosophes musulmans par le fait qu'il citait clairement et franchement les sources auxquelles il empruntait, ce qui prouve son honnêteté scientifique et la grande admiration qu'il portait à toutes les œuvres qu'il avait lues dans les différentes branches du savoir pratiquées dans le monde islamique de l'époque. Il n'hésitait donc pas à récrire ces œuvres dans sa propre langue, l'arabe.

Outre les philosophes grecs, Miskawayh a été également influencé par les philosophes et savants de l'Islam qui l'avaient précédé ou qui étaient ses contemporains, citant certains nommément dans ses écrits, par exemple al-Kindi et al-Farabi, et mentionnant simplement les idées de certains autres.

Mais le principal trait distinctif de Miskawayh, et une preuve supplémentaire de sa grande admiration pour la philosophie grecque qu'il avait étudiée, réside peut-être dans le fait qu'il n'a pas cherché à concilier la religion et la philosophie, comme ont tenté de le faire plusieurs des philosophes musulmans qui l'avaient précédé, pas plus qu'il n'a voulu en faire la synthèse, à l'instar des soufis (Frères de la Pureté), par exemple. Il a exposé des idées fondamentalement grecques en les attribuant la plupart du temps à leurs véritables auteurs⁷.

La production scientifique de Miskawayh n'a pas été que philosophique et éthique. Elle comprend aussi une œuvre historique exceptionnelle ainsi que des travaux de chimie et des œuvres littéraires et autres, qui en font un homme d'une culture aux multiples facettes, reflet de l'époque où il a vécu, et d'une civilisation aux nombreux foyers qui a produit des œuvres à caractère encyclopédique⁸.

Parlant de son ouvrage sur la réforme des mœurs, Miskawayh précise qu'il « s'adresse à l'élite éprise de philosophie et non aux gens ordinaires »⁹. Ces paroles prouvent on ne peut mieux la forte influence de la culture qui pénétrait alors le monde musulman, et écartent dans une certaine mesure Miskawayh de l'optique islamique, qui ignore l'élitisme dans le domaine scientifique. Cette idée que les sciences de l'esprit sont réservées à l'élite est en effet une idée éminemment grecque.

Éthique et éducation

Le *Traité d'éthique* est l'ouvrage de Miskawayh qui a acquis le plus de notoriété du vivant de son auteur, et c'est sur son contenu que nous allons nous arrêter afin d'en tirer l'essentiel de la pensée de Miskawayh sur le sujet précis de l'éducation, encore que l'intention première de ce dernier était de montrer au lecteur la voie du bonheur suprême. Cette perspective peut être considérée comme une traduction concrète, ou une application dans la pratique, des partis pris théoriques de l'auteur, dont celui qui veut que « la réflexion précède l'action »¹⁰, et que la connaissance précède l'action. Si le lecteur trouve le bonheur éthique et est influencé par le contenu du livre, de tous ses actes naissent de bonnes actions comme le dit l'auteur. On peut donc considérer que l'ouvrage de Miskawayh ouvre la voie du bonheur suprême à qui prend connaissance de son contenu, car la personnalité de l'apprenant et ses mœurs sont indissociables de la science qu'il étudie et du but qu'il cherche à atteindre par cette étude¹¹.

Le deuxième chapitre (l'ouvrage en compte sept) est consacré à l'étude des créatures et de l'être humain et aux moyens d'éduquer les adolescents et les jeunes garçons, le premier chapitre étant consacré à l'âme et à ses vertus et le tout constituant une sorte d'introduction générale imposée par les usages de l'époque. Les études spirituelles avaient en effet préséance sur tout autre sujet philosophique et constituaient le préambule obligé de toute œuvre de philosophie.

Le « bonheur éthique » est le bonheur qui permet à l'individu de trouver la quiétude en menant une vie vertueuse. Il s'agit donc d'un bonheur personnel que chacun peut atteindre par une action de l'intellect et un effort d'acquisition des sciences qui permettent à son esprit d'appréhender tous les aspects des choses et toutes les réalités et de se dégager des considérations matérielles pour atteindre le stade de la sagesse qui donne à voir la plénitude de l'être. L'initié qui a atteint ce stade du bonheur est, aux dires de Miskawayh, « totalement heureux » et en état de jouissance intellectuelle¹².

Le bonheur suprême que Miskawayh aborde dans le troisième chapitre du *Traité d'éthique* est ensuite décrit en détail afin que ceux qui l'ignorent s'y intéressent, le recherchent et soient pris par le désir d'y parvenir¹³.

Miskawayh entreprend alors de décrire les différentes formes de bonheur - et leurs vertus respectives - auxquelles l'individu peut aspirer s'il veut vivre heureux sur terre, dans le respect de ce qu'il considère être la vertu. Pour cela, il faut remplir plusieurs conditions, les unes internes, les autres externes. Parmi les conditions internes qui influent sur l'intellect de l'individu et sur sa prédisposition morale au bien ou au mal, il y a celles d'ordre corporel, qui font que l'individu est en bonne santé et d'humeur égale. Quant aux conditions extracorporelles, qui aident l'individu à surmonter ses faiblesses et à vouloir le bien d'autrui, elles ont trait aux amis, aux enfants et à la fortune personnelle. L'amour des autres et la compassion à leur égard peuvent contribuer à l'élévation et à la noblesse des sentiments en créant un espace où peuvent se réaliser les différentes vertus. Il y a en outre les conditions propres au milieu qui entoure l'individu, la « socialité » étant une condition essentielle pour parvenir au bonheur suprême. L'individu ne peut réaliser sa plénitude que s'il s'affirme en tant qu'être social et non plus seulement être raisonnable.

C'est par l'interaction et les contacts avec autrui que l'individu enrichit son expérience et ancre les vertus dans son âme par leur pratique effective.

Pour Miskawayh, l'importance des rapports avec autrui tient au fait qu'ils font apparaître des vertus - la décence, la charité et la générosité, par exemple - qui ne peuvent se manifester que dans la compagnie des autres et l'interaction avec ses semblables. Faute d'un tel milieu humain, ces vertus ne peuvent se manifester et l'individu s'apparente alors à la matière inerte ou aux habitants du royaume des morts. Miskawayh rappelle à maintes reprises que pour toutes ces raisons, les sages ont dit que l'être humain est par nature un citoyen c'est-à-dire qu'il

a besoin d'une cité à la population nombreuse pour atteindre le bonheur humain. L'on voit bien la véritable origine de cette idée, à savoir Aristote et son « *Éthique à Nicomaque* »¹⁴.

Il y a lieu de noter en outre que les conditions et facteurs sans lesquels le bonheur est inaccessible sont d'ordre psychologique en ce sens que le travail de réforme, de purification et d'éducation qui doit permettre à l'âme de tirer parti des expériences générales ou particulières repose essentiellement sur la volonté de l'individu et sa capacité à surmonter ses penchants pour parvenir au degré de bonheur qui lui convient. Le sixième chapitre, intitulé « Le remède de l'âme » explique combien il importe pour l'homme de connaître ses défauts, et le septième, « La guérison de l'âme », explique comment soigner les maladies de celle-ci, Miskawayh ne faisant à cet égard aucune différence entre vice et maladie. Les vices que Miskawayh assimile ainsi à des maladies de l'âme, sont l'irresponsabilité, la lâcheté, la vanité, la vantardise, la bouffonnerie, l'arrogance, la raillerie, la perfidie, l'acquiescement à l'injustice et la peur. Miskawayh a abordé la question de la peur de la mort et du deuil, estimant que le sage qui aspire à épargner les malheurs à son âme et à la sauver de la perdition peut aisément se prémunir et se guérir des maladies, mais qu'il ne peut le faire qu'avec l'aide de Dieu et par un effort personnel, les deux étant nécessaires et complémentaires¹⁵.

L'exposé qui précède montre peut-être combien Miskawayh lie clairement la morale et le but de l'éducation de l'individu. Il insiste en effet constamment sur l'impossibilité de séparer la personnalité et les mœurs d'un individu de la science qu'il étudie et du but qu'il poursuit par cette étude. Ce principe est réaffirmé clairement dans l'introduction de *Traité d'éthique* où Miskawayh dit : « Notre but dans le présent ouvrage est de nous doter de mœurs telles que tous nos actes soient beaux, des mœurs qui soient en même temps aisées à pratiquer et non un fardeau, et ce, par un enseignement construit et organisé, la voie pour y parvenir étant de connaître d'abord notre propre âme, ce qu'elle est, ce qu'elle représente, pour quelle raison elle est en nous, je veux dire sa plénitude et son but, ses points forts et ses dons qui, si on les utilise comme il convient, nous hissent vers les sommets, les choses qui nous en détournent, celles qui la purifient et font sa prospérité et celles qui la foulent aux pieds et font sa perte »¹⁶.

En tant que sujet de recherche philosophique, la morale peut être considérée comme relevant de la pratique, un effort de définition de ce qui doit être. Son étude ne saurait donc être une simple réflexion philosophique sur les fins premières, elle doit servir dans la vie concrète. Telle est la position de principe de Miskawayh, corroborée par sa division de la philosophie en deux branches, distinctes mais complémentaires, l'une théorique et l'autre pratique¹⁷.

Il y a lieu de rappeler ici que l'intérêt que Miskawayh porte à la question de l'éducation des garçons ne se comprend qu'en tant qu'élément de l'intérêt intellectuel extraordinaire qu'il portait à l'objectif ultime que tout homme se donne ou devrait se donner, cet objectif que sa philosophie morale dans son ensemble vise, à savoir le bonheur suprême. Il n'est nullement question ici d'enfer ou de paradis, de récompense ou de sanction, parce que la philosophie et la religion sont deux choses aussi respectables l'une que l'autre, mais deux choses distinctes. La seconde s'impose durant l'enfance et l'adolescence, lorsque l'intellect est encore chancelant, tandis que la première et le bonheur suprême sont le lot de l'homme jeune et adulte, dont l'intellect a mûri et porte aux plus hautes vertus et aux desseins parfaits¹⁸.

Les considérations qui précèdent prouvent amplement que Miskawayh est l'un des penseurs musulmans les plus fidèles à la tradition grecque, en ce sens qu'il distingue la raison de la foi, la philosophie de la religion, et fait du bonheur suprême un bonheur humain qui n'est ni imposé ni interdit à l'homme par une volonté extérieure à la sienne ou par un esprit supérieur au sien¹⁹. C'est dans cette perspective qu'il faut replacer le discours de Miskawayh sur la formation des jeunes garçons et des adolescents, et c'est aussi dans cette perspective qu'il faut comprendre pourquoi il a choisi de parler exclusivement de ce groupe d'âge et d'exposer certaines des conceptions et points de vue relatifs à sa formation.

La formation des jeunes garçons et des adolescents

Miskawayh n'utilisait jamais dans ses écrits le terme *tarbiya* [éducation], qui n'était pas très usité à l'époque et dans le milieu où il vivait, du moins avec le contenu sémantique qu'il a aujourd'hui²⁰. Il faut peut-être rappeler à ce propos le fait notoire que dans les langues européennes également, ce terme n'est utilisé que depuis peu dans son sens actuel. Nous avons pris le parti d'utiliser la terminologie de l'auteur lui-même, qui employait dans ses écrits le terme *ta'dib* [éducation], afin de ne pas lui faire dire plus que ce qu'il a dit et de connaître sa pensée relative à cet important processus humain qu'est l'éducation sans diminuer le mérite qui lui est dû. La lecture du texte dans l'optique de la langue de l'époque et avec le sens que l'auteur lui-même donne aux mots est, à notre avis, le meilleur gage de l'exactitude et de la probité scientifiques.

Précisons également que le terme le plus répandu et le plus employé dans la civilisation islamique pour désigner bon nombre d'aspects de ce que l'on appelle aujourd'hui *tarbiya* [éducation] était celui de *ta'lim* [enseignement, instruction]. Les termes *ta'lim* et *ta'allum* [apprentissage] cohabitaient donc avec des termes tels que *ta'dib* « formation » et *ardab* [savoir vivre] pour exprimer le sens voulu et leur usage s'est répandu aux troisième et quatrième siècles de l'hégire. D'aucuns pensent aussi que l'emploi du terme *tarbiya* dans le texte sacré du Coran en restreint la portée à ce qu'il est convenu d'appeler aujourd'hui la prime enfance, et ils invoquent à l'appui de leur thèse les paroles du Seigneur tout puissant, notamment celles de la sourate du Voyage nocturne (verset 24) où il est dit : « Seigneur, veuille être compatissant envers eux comme ils furent pour moi lorsqu'ils m'élevèrent tout petit ». Elever signifie dans ce contexte l'effort que les adultes, les parents en particulier, se doivent d'assumer à l'égard des enfants¹. L'on peut dès lors considérer que le terme *ta'dib* désigne plutôt l'effort déployé par les adultes pour inculquer aux enfants les informations, les mœurs, les traditions et les comportements qui les préparent à se couler dans le moule humain jugé acceptable par leur société, la *oumma* islamique en l'occurrence.

En abordant la question de la « réforme des mœurs » et des moyens d'y parvenir, Miskawayh prend acte des vues d'Aristote, qui lui servent de point de départ : « Aristote qui disait dans son *Éthique* ainsi que dans ses catégories que le malfaiteur peut être amené au bien par la formation, mais sans que cela soit une règle absolue, car il voyait bien que les exhortations répétées, la formation et les politiques du bien et de la vertu ont nécessairement des effets différents selon les différentes catégories d'individus. D'aucuns aspirent à cette formation et s'engagent rapidement sur la voie de la vertu, tandis que d'autres se contentent de l'accepter et ne progressent que lentement vers la vertu »²².

De ce débat, Miskawayh tire la conclusion que tout être est perfectible, ce qui n'est pas sans importance pour les adolescents et les jeunes garçons et implique que leur éducation est une obligation. Miskawayh ne s'arrête pas à ce point de vue d'Aristote et tire aussi argument des lois authentiques, celles que Dieu impose à ses créatures²³.

Miskawayh en déduit aussi que les habitudes prises par le jeune garçon dans son enfance influent sur sa vie d'adulte, d'où les pages qu'il a consacrées spécialement à l'éducation des jeunes garçons dans son livre. Mais son discours sur l'éducation ne constitue qu'un maillon dans la recherche intellectuelle qui était la sienne. Il n'a donc pas hésité à s'appuyer sur l'un des ouvrages qui était disponible et connu dans le milieu scientifique de son époque, en citant sa source avec une honnêteté exemplaire, peut-être parce que sa préoccupation première n'était pas ce que l'on écrirait à son sujet, quelle que fût son importance. En outre, l'auteur grec auquel il se réfère, célèbre à son époque, correspondait exactement à son dessein, aussi a-t-il puisé dans ses écrits, et donné au deuxième chapitre de son *Traité d'éthique* ce titre on ne peut plus clair : « De la formation des adolescents et des jeunes garçons, chapitre dont j'ai tiré la substance du livre de Broussène ».

Certains orientalistes ont pu se procurer des exemplaires de cet ouvrage, dont un qui se trouvait à la Maison égyptienne du livre et était intitulé « Le livre de Brissis sur l'organisation par l'homme de sa maison », mais dont la page de garde indiquait que l'auteur en était « Broussène ». L'orientaliste allemand p. Kraus est finalement parvenu à la conclusion qu'il s'agissait de Bryson²⁴.

Quoi qu'il en soit du nom de l'auteur, ce manuscrit s'intéresse au mode d'organisation par l'homme de sa maison en examinant les quatre points suivants : l'aspect financier, la domesticité, la femme, l'enfant. Les emprunts de Miskawayh à cet auteur grec concernent le quatrième point, relatif à l'enfant, comme indiqué plus haut. Ses emprunts sont la plupart du temps littéraires, même s'il les complète de temps à autre par le récit d'expériences personnelles ou par des observations tirées de choses vécues²⁵. Mais il faut peut-être à présent entrer dans le détail des conceptions de Miskawayh.

Les buts de la formation du jeune garçon chez Miskawayh

Miskawayh était convaincu que les mœurs pouvaient être réformées et purifiées de ce qu'elles avaient acquis de vices et de défauts. L'auteur ne dit-il pas d'ailleurs que « l'œuvre éthique, celle qui vise à introduire la perfection dans les actes des hommes en tant qu'hommes, est la plus noble des œuvres »²⁶.

Cette conviction est corroborée par les multiples passages du livre où l'auteur affirme que ce qu'il dit sur le jeune garçon s'applique également à l'adulte²⁷. Plus précisément, Miskawayh considère que la modification des mœurs de l'adulte, mœurs que ce dernier a acquises et qui ont grandi avec lui, n'est pas chose aisée et suppose que soient réunies un certain nombre de conditions particulières, notamment que l'adulte ait lui-même réalisé l'ampleur des défauts de ses mœurs et pris la résolution de les changer. « Un tel homme est celui qui fait tout pour s'arracher progressivement à ses anciennes mœurs et retrouver la voie exemplaire par la pénitence, la fréquentation des hommes de bien et de sagesse et la pratique assidue de la philosophie »²⁸.

Quant à l'explication de sa conviction qu'il est possible de réformer les mœurs, de purifier les âmes et d'en extirper les mauvaises habitudes, etc., elle réside dans sa conception de l'homme, un homme bon par nature ou bon par la loi et l'apprentissage²⁹. Cela étant, les hommes diffèrent par le degré d'empressement qu'ils mettent à accepter la formation et à apprécier les mœurs nobles et les bonnes manières³⁰. Ils ne sont donc pas tous à mettre sur le même plan pour ce qui est de la perméabilité à la vertu. Et ces différences et disparités, qui sont infinies en nombre, imposent d'accorder toute l'attention voulue à la formation et d'habituer les adolescents à agir comme il convient. Négliger cette formation conduit à une situation où chacun demeure en l'état où il était dans son enfance. En d'autres termes, Miskawayh considère que l'homme doit en permanence corriger les traits et habitudes hérités de son enfance ou correspondant à sa nature. Faute de quoi il est réduit à la condition d'âme en peine, sans liens avec son créateur. Cette infortune l'atteint s'il persévère dans : a) la paresse, l'oisiveté et le fait de passer sa vie à ne rien faire qui soit humainement utile ; b) la sottise et l'ignorance qui résultent, comme l'ont dit les sages, du renoncement à la réflexion et à l'exercice intellectuel inhérents à l'apprentissage ; c) l'impudence de celui qui perd son âme en s'abandonnant aux tentations et plonge tête baissée dans les errements et les vices ; et d) la perte où mène la poursuite des turpitudes³¹.

A chacun de ces maux - qui sont des « maladies » - correspond un type de cure auquel le sage peut recourir s'il veut s'en guérir. Les règles de vie dont Miskawayh parle à propos de la formation des adolescents et des jeunes garçons peuvent donc avoir des effets bénéfiques sur qui les acquiert.

Cette formation (ou éducation) peut être envisagée sous un autre angle, celui de la réalisation d'objectifs précis touchant soit celui qui en est chargé soit celui qui la reçoit. Il est peut-être utile pour expliciter ce point de se référer aux paroles de l'auteur lui-même, afin de déterminer les objectifs qu'il est possible d'assigner à ce processus d'éducation : « Ces règles de vie utiles aux jeunes garçons le sont aussi aux adultes, mais elles le sont davantage aux adolescents parce qu'elles les habituent à aimer la vertu et les élèvent dans cette voie, si bien qu'ils n'ont aucune peine à se garder du vice et à se conformer aux prescriptions de la sagesse et aux dispositions de la loi divine [*chari'a*] et de la tradition du Prophète. Ils apprennent la maîtrise de soi qui permet de résister à la tentation des plaisirs immoraux, de ne jamais y succomber et de la chasser de son esprit. Cette culture leur inculque le goût de la philosophie et leur fait toucher les choses supérieures que nous évoquions au début du livre : proximité de Dieu tout puissant, voisinage des anges, et en même temps bonheur sur terre, vie heureuse, belle jeunesse, rareté des ennemis, abondance des louanges et sollicitude des hommes de bien et de l'élite »³².

Le discours qui précède, et qui est répété sous de multiples formulations différentes dans le *Traité d'éthique*, montre que Miskawayh assigne plus d'un objectif à cette entreprise de réforme et de formation. Certains objectifs revêtent un caractère d'urgence dans la vie d'ici-bas et d'autres sont à plus longue échéance et se rapportent à la vie éternelle, même si les uns dépendent des autres et réciproquement.

Se former, éviter le vice, acquérir la maîtrise de soi et se conformer aux prescriptions de la loi divine et de la tradition du Prophète et aux préceptes des sages, telles sont les vertus dont la conjonction est cause de prospérité, de vie heureuse et de belle adolescence, ce qui se traduit concrètement par la rareté des ennemis, l'abondance des louanges et la sollicitude du plus grand nombre. L'objectif pratique de la réforme des mœurs en ce qui concerne le monde d'ici-bas est donc d'adapter l'individu à son entourage, c'est-à-dire d'adapter son comportement et ses relations avec autrui. Celui qui s'en tient à cette ligne de conduite, axée sur le savoir juste et la pratique droite - car, comme l'affirme constamment Miskawayh, « il n'y a pas de limites à la connaissance des vertus, il n'y a de limites qu'à leur mise en pratique »³³ - et qui pratique effectivement ce qu'il sait, celui-là a atteint le stade de la sagesse, ou ce qui peut être considéré comme la plénitude absolue de son humanité³⁴. L'effort inhérent à la quête du savoir et l'effort déployé dans la pratique et le comportement conduisent au bout du compte l'homme « au bonheur complet, à la proximité du Dieu tout puissant, un Dieu dont il est la créature obéissante et dont il désire ardemment la compassion et l'amour »³⁵.

Miskawayh affirme, en se référant à Aristote, que « Dieu est le bonheur et la sagesse suprêmes et il ne peut être aimé que du sage heureux, car, en définitive, qui se ressemble s'assemble ». Quiconque recherche en toute bonne foi la proximité et les faveurs de Dieu tout-puissant, « Dieu l'aimera et recherchera sa proximité et son affection »³⁶. Quiconque se rapproche de Dieu, et que Dieu appelle à lui, aura atteint le stade du bonheur suprême, le bonheur au-delà duquel il n'est d'autre bonheur³⁷.

Tel est l'objectif ultime du périple terrestre de l'être humain, le couronnement de son action et de sa foi, l'objet de son effort de purification de ses mœurs, objectif que Miskawayh entreprend donc de définir à l'intention de tous ceux qui aspirent à acquérir un savoir susceptible de les aider à atteindre ce bonheur sans égal.

Une fois cette finalité définie, il faut se doter des moyens de la réaliser, la question essentielle étant alors de savoir quelle formation peut aider l'individu à atteindre l'objectif ainsi fixé. Pour Miskawayh, la réponse à cette question réside dans la formation et la réforme de l'âme, ce qui impose en premier lieu de connaître l'âme des jeunes garçons et des adolescents et les facteurs qui exercent une influence sur elle, c'est-à-dire, pour employer le langage d'aujourd'hui, la nature humaine et les facteurs qui contribuent à la façonner.

L'homme est, selon Miskawayh, la plus noble des créatures en ce bas monde³⁸, et l'âme du jeune garçon est disposée à accueillir la vertu car elle est « encore innocente, ne s'est encore coulée dans aucun moule et est encore dépourvue d'opinions ou de volonté qui lui feraient privilégier telle chose sur telle autre »³⁹. L'âme du jeune garçon étant en de telles dispositions, il faut s'en occuper, la préserver et ne pas l'abandonner à un mauvais formateur ou à une personne dépourvue de qualités de caractère et de penchants nobles. Miskawayh précise que ces vues sont empruntées à Aristote, ce qui ne l'empêche pas d'emprunter également, à la *République* de Platon cette fois, une autre conception de l'âme du jeune garçon, où celle-ci connaîtrait trois pulsions, le désir, la colère et la sagesse, qui apparaissent progressivement, dans cet ordre, parallèlement au développement de l'enfant. La pudeur représente le couronnement de la sagesse et de la raison, lorsque le jeune garçon acquiert la faculté de discernement, la formation à la pudeur se traduisant alors par la crainte de paraître insolent⁴⁰.

Miskawayh présente ensuite le moyen ou la méthode qui permettent de déterminer si le jeune garçon a atteint ce stade, de se faire une idée de sa mentalité, en essayant de détecter la présence des qualités requises. Si le jeune garçon ainsi observé baisse la tête et ne fait montre d'aucune effronterie ni impudence, il faut y voir le signe de sa distinction, de sa crainte de toute apparence d'infamie, de son penchant pour le bien et de sa sagesse. L'âme de cet enfant est alors prête à la formation, et elle doit faire l'objet de soins attentifs et ne souffrir aucune négligence. Le savoir-faire de Miskawayh dans ce domaine et sa culture grecque sont le guide et la source de sa pensée.

Le milieu social au sein duquel le jeune garçon grandit joue un rôle certain dans la constitution de la mentalité de ce dernier, dans ce que l'on pourrait appeler son évolution. L'âme innocente et encore non altérée du jeune garçon est en effet disposée à accueillir la formation et les soins mais, si elle baigne dans un milieu social néfaste, elle subit l'influence de son entourage et se détériore. Elle accepte ce dans quoi elle grandit et s'y habitue, d'où l'importance qu'il y a à préserver plus particulièrement les jeunes garçons et les adolescents⁴¹, les parents étant les principaux responsables à cet égard⁴².

Au début de son évolution, le jeune garçon tend, selon Miskawayh, à commettre de mauvaises actions : il raconte des choses qu'il n'a ni vues ni entendues, il colporte des mensonges, voire met la main sur ce qui ne lui appartient pas, rapporte les paroles qu'il entend et devient par trop curieux. Pour toutes ces raisons, il faut se préoccuper de sa formation et de sa réforme alors qu'il est encore jeune. A ce stade, l'enfant apprend et se forme plus rapidement, par ce que son caractère est plus apparent au début de son évolution et qu'il n'est pas en mesure de le cacher ou d'user de subterfuges à cet effet comme c'est le cas pour l'adulte, dont l'évolution s'est achevée et qui sait que telle ou tel comportement est mauvais et le dissimule par des actes qui ne correspondent pas à sa vraie nature. Dans ces conditions, il est plus facile de déceler un caractère qui se détériore chez l'adolescent ou le jeune garçon, afin de l'en libérer et de l'habituer aux comportements vertueux, qu'il est par ailleurs en mesure d'assimiler rapidement⁴³.

Les méthodes de la formation

METHODES DE FORMATION DE L'ÂME

Jugeant l'aspect psychologique primordial, Miskawayh expose d'abord toute une série de méthodes subtiles et insiste d'abord sur les aspects positifs.

Il considère les louanges comme la méthode la plus importante parmi celles proposées : louanges pour le jeune garçon qui commet des actes vertueux ou agréés des adultes, louanges

pour l'adulte qui fait le bien devant le jeune garçon. Ces louanges servent à consolider la notion du bien, qu'il soit le fait du jeune garçon ou de l'adulte qui lui sert de modèle.

Il importe d'encourager le jeune garçon à surmonter le désir de luxe dans la nourriture, la boisson ou l'habillement, en lui présentant sous un angle agréable le renoncement à toutes ces choses, dont il ne faut user que dans la limite du nécessaire.

Il faut l'amener à aimer la noblesse de caractère, en lui apprenant par exemple à faire passer les autres avant soi pour le manger et le boire et à ne vouloir et réclamer que ce qui est équitable.

Il est bon de le mettre en garde contre les sanctions et blâmes qu'occasionnerait toute insolence de sa part. Lorsque les menaces s'imposent, il faut qu'elles soient modulées. Quand le jeune garçon désobéit à propos de choses qui lui ont été indiquées, prescrites, ou interdites, il est préférable de passer le fait sous silence lorsque le fautif a lui-même pris conscience de son erreur et s'est efforcé de n'en rien laisser paraître.

Lorsqu'une réprimande s'impose, pour empêcher le jeune garçon de retomber dans la même erreur, il faut qu'elle ait lieu dans le secret, parce que le fait de la divulguer peut conduire le jeune garçon à l'insolence et l'inciter à faire peu cas des reproches et à s'abandonner trop facilement aux tentations de son désir, voire à des tentations plus grandes⁴⁴.

Si les méthodes psychologiques ci-dessus ne donnent pas le résultat escompté, l'éducateur peut recourir, si la situation l'exige, aux châtimens corporels⁴⁵.

FORMATION AYANT TRAIT AU COMPORTEMENT

Cette formation se rapporte soit à des désirs des sens comme la nourriture ou la boisson, soit à l'apparence extérieure (habillement), soit encore au repos de l'esprit après les épreuves de l'apprentissage. Il s'agit en outre d'une culture à acquérir, par le jeu, l'éducation physique et d'autres disciplines se rapportant au comportement de l'élève et à ses relations avec autrui.

Règles du manger et du boire

Le jeune garçon doit donc comprendre la nature exacte de l'acte qui consiste à s'alimenter, à savoir qu'il s'agit d'une nécessité pour le corps et non d'un vecteur de plaisir des sens. Il ne doit y voir qu'un remède contre la faim et une protection contre les maladies.

Partant de ce principe, selon lequel l'alimentation ne doit pas être recherchée pour elle-même ou pour le plaisir des sens qu'elle procure, Miskawayh formule un certain nombre de conseils, qui semblent aujourd'hui convenir davantage au novice soufi qu'au garçon dans la fleur de l'âge qui se trouve à un stade essentiel de son développement. Il incombe donc à l'éducateur, selon Miskawayh, d'apprendre au jeune garçon à dédaigner la nourriture et à en réduire la consommation, tant sur le plan de la quantité que de la diversité. Le garçon doit se contenter d'une seule variété de nourriture, voire, parfois, de simples morceaux de pain sec sans aucune matière grasse. Cette éducation, si elle est positive chez les pauvres, l'est encore plus lorsqu'elle amène des riches à manger moins de viande, voire à s'abstenir d'en manger le plus souvent, et à renoncer aux confiseries et aux fruits. Quant au repas principal, il est préférable que ce soit le dîner, afin que le jeune garçon n'ait pas sommeil dans la journée, chose répréhensible pour Miskawayh.

L'alimentation a ses règles qui doivent être respectées. Miskawayh conseille à cet égard au jeune garçon de manger lentement et de mâcher soigneusement ce qu'il mange. Il ne doit pas non plus observer trop longuement la nourriture ou des personnes qui mangent, ni se salir les mains ou souiller ses vêtements.

S'agissant de la boisson, le jeune garçon ne doit pas boire pendant le repas, et il doit s'abstenir de consommer du vin ou toute autre boisson alcoolisée, qui sont nuisibles au corps

comme à l'esprit. Il doit en outre éviter la compagnie des buveurs, afin de s'épargner les discours de ces derniers, à moins que l'assistance ne comprenne des hommes de lettres dont les paroles et les connaissances peuvent lui être utiles. On constatera que Miskawayh n'invoque pas l'interdit religieux du vin, pourtant explicite dans la religion musulmane, et s'en tient à l'aspect moral et exemplaire, celui du modèle de l'homme vertueux et du comportement moral auquel le jeune garçon doit être habitué et qu'il doit faire sien.

Les règles vestimentaires

Miskawayh considère que le jeune garçon doit être élevé à l'image des gens nobles et distingués, aussi doit-il s'habiller de blanc et non revêtir des habits multicolores, qui sont le signe distinctif des femmes et des esclaves. Ces préceptes doivent être répétés afin que le jeune garçon s'en imprègne et les assimile en se développant. Ce dernier doit en outre s'abstenir de porter les parures que portent les femmes, ne porter des bagues qu'en cas de nécessité et ne pas laisser pousser ses cheveux. Il doit même éviter de se vanter des possessions de ses parents en matière alimentaire, vestimentaire ou autre. Le goût de l'or et de l'argent est nuisible, aussi faut-il conseiller au jeune garçon de n'utiliser ces matériaux sous aucune forme⁴⁶.

Les règles concernant l'exercice physique et le jeu

Prendre soin de son corps est une obligation, qui comporte des effets bénéfiques, ainsi que des règles que le jeune garçon doit apprendre et appliquer. Miskawayh accorde donc de l'importance à l'exercice physique, non seulement pour ses effets sur le corps mais également pour l'influence morale du jeu, sujet sur lequel il présente un certain nombre d'idées.

Miskawayh conseille de donner au jeune garçon l'occasion de jouer de temps à autre, sous réserve que ce soit à des jeux agréables destinés à le reposer de l'étude et de l'éducation et qui ne risquent pas de l'épuiser ou de lui faire mal⁴⁷.

Si le jeu est une nécessité pour délasser l'enfant après le sérieux de l'étude, l'exercice physique est important pour le corps, aussi convient-il d'habituer le jeune garçon à la marche, au mouvement et à l'équitation, afin qu'il ne s'abandonne pas à la paresse. Le sport sous ses diverses formes contribue en effet à chasser l'indolence, à redonner de l'entrain et à purifier l'âme⁴⁸.

Dans le même ordre d'idées, Miskawayh met en garde contre l'excès de sommeil, qui rend paresseux et obtus et étouffe la volonté, dormir le jour étant en tout état de cause formellement interdit⁴⁹.

Règles générales de bonne éducation

Miskawayh énonce plusieurs règles d'éducation (*adab*) liées à l'apparence extérieure et à l'image que donne de lui-même l'individu vertueux au sein de la société, règles dans le respect desquelles il faut élever le jeune garçon : ne pas cracher, se moucher ou bâiller en public, ne pas croiser les jambes, ne pas se tenir le menton ou la tête entre les mains, bref, éviter tout geste qui dénote la paresse.

Sur le plan des mœurs, Miskawayh énonce une série de règles de conduite qu'il faut inculquer au jeune garçon en tant que vertus individuelles intéressant les rapports avec autrui : ne jamais faire de serment, que l'on dise le vrai ou le faux, car prononcer un serment, bien que cela soit parfois inévitable, est un acte honteux ; parler peu, et uniquement pour répondre aux questions ; écouter en silence les personnes plus âgées ; s'interdire les paroles déplacées ou creuses, les insultes et les jurons ; s'efforcer de parler bien avec élégance, et d'accueillir les autres avec grâce⁵⁰.

Il est tout aussi indispensable d'habituer le jeune garçon à obéir à ses parents, à ses maîtres et à ses éducateurs, auxquels il doit considération, vénération et respect. Il faut également lui apprendre à ne pas laisser transparaître la douleur qu'il ressent si d'aventure le maître le frappe et à ne pas crier ou implorer le secours de quiconque, car il s'agit là de comportements caractéristiques des esclaves faibles de caractère.

Il faut en outre habituer le jeune garçon à être serviable non seulement envers lui-même mais également avec ses maîtres et toute personne plus âgée que lui, l'apprentissage de cette vertu étant plus particulièrement nécessaire aux enfants des riches et des nantis.

En dépit de tout ce qui précède, la personne qui a la garde du jeune garçon ou qui est chargée de son éducation doit lui donner la possibilité de se reposer, comme elle doit faire preuve de générosité à son égard et récompenser ses bonnes actions par des actions meilleures.

Dans tous ces emprunts, Miskawayh reprend parfois textuellement Bryson et parfois s'en écarte quelque peu, mais il expose ses idées de manière beaucoup plus élégante que la traduction arabe de l'œuvre originale que l'on trouve dans le manuscrit conservé à la Maison égyptienne du livre⁵¹.

Il est vraisemblable que Miskawayh ne s'est pas contenté de reprendre la pensée du philosophe grec Bryson et qu'il a ajouté un certain nombre de considérations inspirées par son expérience personnelle ou son environnement islamique.

Les idées qui constituent son apport personnel confirment qu'il avait conscience de l'importance du premier stade de développement de l'individu, celui de la prime enfance, où s'enracinent les traits de caractère de l'âge adulte, fait aujourd'hui communément admis. Miskawayh insiste donc sur l'importance des premières années du développement du jeune garçon et sur l'influence du milieu sur la formation de son caractère. Cette idée lui est inspirée par son expérience personnelle et il invoque à son appui le cas des souverains éclairés de Perse, qui évitaient d'éduquer leurs enfants au milieu de leur entourage, de leurs serviteurs ou de leurs esclaves, dont l'influence était jugée néfaste. Les souverains de Perse envoyaient au contraire leurs enfants dans des contrées lointaines, où, accompagnés d'hommes de confiance, ils étaient éduqués auprès de gens austères menant une vie dure, qui leur apprenaient à se passer du confort et de l'opulence. De nombreux dirigeants qui détenaient les rênes du pouvoir à l'époque du califat abbasside, imitant en cela les rois de Perse, envoyaient leurs enfants se former dans des régions éloignées des villes et de leurs mœurs et habitudes corrompues⁵².

Miskawayh s'écarte parfois un peu de ses maîtres grecs, mais il n'hésite pas non plus à marquer ses divergences avec eux, notamment lorsqu'il affirme que la loi divine [*chari'a*] est le premier savoir que l'individu doit maîtriser dans son jeune âge, en ce sens qu'elle est le fondement sur lequel s'édifie ultérieurement le caractère. La loi divine est, selon Miskawayh, ce qui « élève l'adolescent dans la droiture, lui donne le goût des actes louables, ouvre son âme à la sagesse et au désir de vertu et le conduit au bonheur sur terre, à la pensée juste et au sens de la mesure »⁵³. Il incombe aux parents d'élever les enfants et de les éduquer conformément aux prescriptions de la loi divine⁵⁴.

Miskawayh considère donc que les premières années d'éducation, ce qu'il appelle les années de développement, sont fondamentales et doivent bénéficier de la plus grande attention, aussi donne-t-il en exemple « celui qui est dès l'enfance éduqué selon les préceptes de la loi divine et en assimile les fonctions et obligations au point qu'elles deviennent pour lui une seconde nature, qui lit ensuite les ouvrages de morale afin que ces principes et vertus se consolident dans son âme par des preuves concrètes, et qui s'adonne enfin à l'arithmétique et à la géométrie afin de s'habituer au discours exact et à l'argumentation probante »⁵⁵.

Miskawayh fait donc de la religion un fondement de l'éducation et de la réforme, les bases de la foi étant consolidées dans l'esprit du jeune garçon par l'étude des livres de morale, d'arithmétique et de géométrie ou par toute autre observation ou preuve administrée par la raison. On pourrait voir ici bien des influences du milieu islamique qui était celui de Miskawayh

et de la culture dans laquelle celui-ci a grandi et qui a influé sur ses orientations intellectuelles, mais il ressort des écrits qui nous sont parvenus que Miskawayh ne parle pas d'une loi divine bien déterminée ou de telle ou telle religion en particulier⁵⁶.

Quoi qu'il en soit, l'apprentissage de la loi divine ne représente qu'une introduction, une phase préparatoire qui conduit l'âme à s'ouvrir à la sagesse, la poursuite du développement permettant à l'âme d'accéder ensuite au désir de la science et des connaissances, à la volonté de vertu et au bonheur sur terre². En s'habituant à une ligne de conduite vertueuse et en veillant à ne pas s'en écarter, le jeune garçon peut plus facilement atteindre le « stade supérieur de la philosophie »⁵⁸.

Observations et critiques

Les considérations qui précèdent donnent un aperçu des aspects fondamentaux de la *théorie de l'éducation* que Miskawayh propose dans l'une de ses œuvres de morale les plus importantes, qui renferme aussi l'essentiel du contenu de son livre *Kitab al-sa'ada* [Le Livre du bonheur]. Quant à ses « Conseils à ceux qui cherchent la sagesse » (ou la philosophie), parus dans le *Mu'jam al-udaba'* [Dictionnaire des lettrés] de Yaquout al-Hamawi, Miskawayh y brosse le portrait du philosophe moraliste tel qu'il le conçoit, tableau précisé et répété dans le *Traité d'éthique*⁵⁹. L'enseignement que l'on peut tirer avec le plus de certitude des écrits susmentionnés et du rapide survol des idées de Miskawayh a trait à l'influence grecque sur la pensée d'un philosophe musulman qui s'est nourri de la culture de son époque et en a retenu ce qui 'l'intéressait, et qui vouait une admiration et une confiance sans bornes aux grands noms de la philosophie grecque, à des philosophes qui sont aujourd'hui encore des monuments de la pensée universelle. Cela montre bien sa clairvoyance et sa capacité à faire le tri parmi les différents apports culturels dont bénéficiait la *oumma* islamique, ainsi que la capacité de la civilisation islamique à assimiler les sciences produites par les civilisations antérieures, à les exploiter, à établir avec elles des rapports réciproques et à les compléter.

Il suffit peut-être pour s'en convaincre de rappeler que Miskawayh fait explicitement état des emprunts qu'il a jugé bon de faire à l'œuvre de celui qu'il appelle Broussène le grec, ce en quoi il se distingue de tous les autres philosophes et penseurs musulmans dont les œuvres sont parvenues jusqu'à nous.

Autre fait notable à cet égard, d'aucuns considèrent qu'outre Miskawayh, d'autres philosophes musulmans et non des moindres, Avicenne (370-428H/980-1038) et al-Ghazali (450-505H/1059-111), notamment, ont emprunté à cette œuvre d'origine grecque, sans citer leur source⁶⁰.

Rappelons également que l'orientaliste M. Plessner a publié dans les années 1920 une traduction « arabe » d'un texte grec intitulé *Kitab Brusun fi tadbir al-rajul li-manzilihi* [Le livre de Broussène sur l'organisation par l'homme de sa maison] (Heidelberg, 1928), où il fait remarquer que le *Kitab al-siyasa* [Le Livre de la politique] attribué à Avicenne n'est qu'un résumé de l'ouvrage de Broussène⁶¹. L'analyse du *Livre de la politique*, publié par Louis Cheikho dans le recueil intitulé *Maqalat falsafiyya qadima li-ba'd machahir falasafat al-'arab* [Sentences philosophiques de quelques grands philosophes arabes anciens] (Beyrouth, 1911), révèle en effet que cet ouvrage tourne autour de l'idée que « l'être humain est un animal social qui a besoin de vivre dans la cité pour satisfaire ses besoins fondamentaux. Cette gestion par l'être humain de ses besoins ou cette organisation de ses affaires comprend cinq éléments : l'individu lui-même, ses revenus et ses dépenses, ses proches (conjoint), ses enfants, et ses serviteurs, cette classification recouvre en réalité un résumé précis du contenu du livre susmentionné de Broussène »⁶².

Tels sont les arguments invoqués à l'appui de la thèse selon laquelle Avicenne n'aurait fait que reprendre Bryson. L'Imam Abou Hamid al-Ghazali aurait procédé exactement de la même manière, toujours sans indiquer ses sources et l'on peut voir clairement les similitudes entre ses écrits et ceux de Miskawayh à ce sujet lorsqu'on se réfère au chapitre intitulé « Guide de la formation des garçons au premier stade de leur développement et méthodes d'éducation et d'amélioration de leurs mœurs » dans son ouvrage *Ihya' 'ulum al-din* [Vivification des sciences de la foi]⁶³. D'aucuns considèrent dès lors qu'al-Ghazali a repris les thèses de Miskawayh sans se référer explicitement à ce dernier⁶⁴. Etant donné que nous savons aujourd'hui que Miskawayh, de son propre aveu, a beaucoup emprunté à Bryson, l'on peut dire que tous les deux ont puisé dans le même corpus grec, dont il existait alors de multiples traductions. Al-Ghazali a peut-être aussi puisé directement dans les écrits de Bryson, qui était célèbre avant son époque et peut-être à son époque aussi, sans passer par Miskawayh. Peut-être aussi al-Ghazali a-t-il consulté aussi bien l'original grec que la version qu'en a donnée Miskawayh, d'autant qu'il n'y avait en réalité que très peu de différences entre le texte original et la traduction.

En tout état de cause, quelle qu'ait pu être l'influence qu'a exercé sur eux la traduction arabe de ce qui est appelé *Le livre de Broussène [ou de Brissis] sur l'organisation par l'homme de sa maison*, l'un et l'autre avaient leur point de vue propre, en ce qui concerne notamment l'objectif qu'ils assignaient à l'éducation des adolescents, des jeunes garçons plus précisément, voire une philosophie générale distincte. L'on peut dire également que, nonobstant cette influence, l'objectif ultime assigné à l'éducation du jeune garçon est plus conforme à la religion musulmane chez al-Ghazali que chez Miskawayh, et ce, parce que le contenu concret de l'éducation chez al-Ghazali, les⁶⁵.

Il convient peut-être de mentionner ici le fait que Miskawayh s'est contenté de parler de l'éducation des jeunes garçons sans entrer dans le détail du contenu de cette éducation ou des matières qui doivent être enseignées à l'élève, pas plus qu'il ne s'est occupé des enseignants et de leur formation, comme l'ont fait d'autres auteurs qui s'intéressaient effectivement au processus éducatif et à ses aspects connexes⁶⁶.

Miskawayh a certes construit sa pensée en puisant aux deux sources que sont la religion et la philosophie ; en d'autres termes, il n'hésitait pas à exploiter les créations intellectuelles, dans le domaine de la morale en particulier, qui n'étaient pas en contradiction avec les buts de la loi divine islamique, mais l'influence des cultures préexistantes n'a pas que des effets positifs. On remarquera par exemple que le discours de Miskawayh porte exclusivement sur l'éducation des jeunes garçons, et n'accorde aucun intérêt à celle des jeunes filles, ou à la femme de manière générale. Il subit en cela l'influence de l'ouvrage ou d'une partie de l'ouvrage dont il reprend la substance, sans lui ajouter quoi que ce soit. Miskawayh écrit donc pour une société imaginaire, dépourvue d'existence réelle, une société où les femmes n'ont pas leur place, d'où ce discours exclusivement consacré aux jeunes garçons, les hommes de demain. Il se peut aussi qu'il ait été conscient du problème de la femme dans la société, mais que le discours bien peu favorable aux femmes qui dominait à son époque l'ait amené à ne pas s'intéresser à leur sort. Les philosophes, et tous ceux qui ont été influencés par les philosophies antérieures, ont donc enfreint sur ce point précis l'esprit de l'Islam ainsi que les *hadiths* (les dits) et la *sunna* du Prophète vénéré, en réservant aux seuls hommes leurs vues sur l'éducation et en jugeant les femmes indignes d'intérêt lorsqu'il s'agit de l'enseignement⁶⁷.

Que Miskawayh fasse peu cas de la vie réelle, il suffit pour s'en convaincre de considérer les règles de vie qu'il propose et la formation qu'il juge indispensable pour éduquer le jeune garçon, règles et formation qui ne font nulle place à l'existence de ce dernier dans le monde d'ici-bas et le préparent moins à la vie réelle, courante, d'un être humain qu'à une vie quasi militaire, austère et rude. Qui plus est, les résultats de l'effort ainsi demandé n'apparaissent clairement que lorsque l'âme a quitté le corps, et la récompense la plus noble,

une fois que la vie est arrivée à son terme et que l'âme est à proximité du Dieu détenteur du bonheur complet, comme on l'a vu plus haut.

Miskawayh parle bien de la nécessité pour l'être humain de vivre en société, dans une cité, mais il ne dit rien du travail sous ses diverses formes, de sa nécessité et de son importance pour la survie tant de la cité que de l'individu. Il ne dit rien de la nécessité de préparer le jeune garçon à la vie active et à ses divers rôles futurs de producteur, de consommateur et de détenteur d'un métier, d'une profession ou d'un travail dont il tirera ses ressources. Quand il évoque la nécessité d'associer le savoir à l'action, on a l'impression qu'il entend par là le comportement de l'individu en général et non le travail productif au sens économique qu'on donne à ce terme aujourd'hui. Il s'agit là encore d'une conception plus proche de celle de la culture dont il s'inspire, qui place l'activité intellectuelle au premier plan et se décharge du travail concret sur les couches subalternes de la société, les serviteurs et les esclaves. La préparation à la vie dans le monde d'ici-bas, du point de vue du travail et des ressources nécessaires pour subsister, ne figure pas parmi les objectifs qu'il assigne au développement et à la formation des jeunes garçons, ce qui peut s'expliquer par le fait que, comme il le reconnaît lui-même, il écrit pour l'élite et non pour les masses ; l'éducation qu'il propose vise donc à former un petit nombre de savants et de penseurs soucieux de purifier leur âme et disposant du temps et peut-être aussi des ressources nécessaires pour cela. Dans cette perspective, les effets de l'éducation concernent avant tout l'individu et non le groupe.

La réforme et la purification de l'âme sont une responsabilité individuelle, et chacun est d'abord responsable de lui-même, encore que chacun puisse aussi, pour compléter le cycle de la vertu, aider autrui à retrouver le droit chemin. Mais Miskawayh ne mentionne pas les pratiques culturelles imposées à l'individu par l'Islam et qui représentent également une responsabilité individuelle de toute personne saine d'esprit. Miskawayh ne mentionne donc pas l'un des piliers de la culture de la *oumma* islamique, à savoir la religion et les connaissances et sciences qui en sont indissociables. Peut-être considérait-il que cette formation-là devait être acquise à un stade précoce par l'individu lui-même sans grand secours externe ou qu'il existait des institutions spéciales à cet effet, et que son apport personnel, dans son livre, ne s'adressait qu'à l'élite et n'était accessible qu'à celle-ci. Il est sans doute permis de dire que le discours de Miskawayh sur l'éducation des jeunes garçons n'est qu'un élément, parmi d'autres, de la pensée morale de l'auteur, un élément qui ne ferait pas partie de ses objectifs explicites⁶⁸.

Il ressort en définitive de ce qui précède que le but fondamental de l'éducation, de la formation, de l'acquisition des connaissances et de leur mise en pratique est la réforme de l'âme et sa purification, afin de réaliser sa plénitude dans ce monde puis son bonheur, qui suppose la proximité de Dieu.

Le but essentiel de l'éducation est moral, même si Miskawayh parle de se rapprocher de Dieu par l'imitation dans l'espoir de trouver dans sa proximité le bonheur suprême. Il s'agit là d'une idée empruntée principalement à Aristote, dont la quête était, selon Miskawayh, de se rapprocher de Dieu, détenteur du bonheur complet, et non de plaire à Dieu et d'obtenir sa récompense dans le paradis que le Tout-Puissant a promis à celles de ses créatures qui suivent ses préceptes et respectent ses interdits. En tout état de cause, le « bonheur » ne fait pas partie des attributs de Dieu tout-puissant tel que le conçoit l'islam. Amener l'âme à atteindre le bonheur suprême en se rapprochant de Dieu, détenteur du bonheur complet, après s'être libérée du corps, selon le schéma présenté par Miskawayh, peut donc être considéré comme un objectif plus moral et philosophique que religieux.

En conséquence bien que Miskawayh ait vécu dans un environnement islamique, son travail intellectuel demeure fondamentalement grec, et les objectifs qu'il a assignés au développement, à la formation et à la réforme, ou à l'éducation, se présentent à nous comme une expression de la culture dont il s'est inspiré et non de la culture dans laquelle il a vécu. Le mérite essentiel en revient en réalité à l'esprit qui prévalait dans la *oumma* islamique, dont l'un

des grands penseurs pouvait ainsi sans problème être influencé par une culture autre et antérieure et emprunter à cette culture. Ceci valide également les idées de rencontre des cultures et d'imprégnation et d'influence réciproques des grandes civilisations mondiales qui constituent la trame continue de la pensée universelle. L'être humain demeurera toujours capable de produire la science, de la développer, de la transmettre à autrui, de l'enrichir et de la renouveler, ce qui impose de lui accorder toute l'attention voulue et de l'enseigner, tout comme Miskawayh s'est attaché à réformer les mœurs et à purifier les âmes.

Notes

1. *Nadia Gamal al-Din (Égypte)*. Professeur à la faculté des sciences de l'éducation de l'Université d'Ain Shams (Le Caire), où elle enseigne les fondements de l'éducation dans le département du même nom, elle a reçu en 1987 le Prix national d'encouragement en sciences sociales en éducation. Elle a signé un certain nombre d'ouvrages sur l'éducation chez les musulmans, parmi lesquels *Falnafat al-Tarbiyya'ind Ikhwan al-Safa'* [La philosophie de l'éducation chez les frères de la Pureté], Le Caire, Al-Markaz al-'arabi lil-Sihafa, 1983, et en collaboration *Madaris al-Tarbiya fil-Hadarat al-islamiyya* [Les écoles de pensée en pédagogie dans la civilisation islamique], Le Caire, Dar al-Fikr al-'arabi, 1984. Nous lui devons également de nombreuses études et recherches sur le terrain, ainsi que de diverses communications adressées à des colloques spécialisés et des conférences consacrées à l'enseignement supérieur en Égypte, concernant en particulier l'éducation des adultes et l'enseignement destiné aux femmes analphabètes des zones rurales. Dernière étude publiée dans ce domaine : « Illiterate Rural Women in Egypt, Their Educational Needs and Problems - A case study », dans : Eve Malmquist (dir. publ.), *Women and Literacy Development in the Third World*, Linköping, Suède, Université de Linköping, en collaboration avec l'UNESCO et l'ASDI, 1992.
2. Voir par exemple, Adam Mez, *Al-Hadarat al-islamiyya fi l-qarn al-rabic' al-hijri* [La civilisation islamique au IV^e siècle de l'hégire] (traduit par Muhammad 'Abd al-Hadi Abou Rayda), Le Caire, Lajnat al-Ta'lif wal-Tarjama wal-Nachr, 1957.
3. Voir par exemple, Abou Hiyan Al-Tawhidi, *Al-Imta' wal-Mu'anasa*, Beyrouth, Maktabat' al-Hayat, sans date, et T.J. de Boer, *Ta'rikh al-Falsafa fi l-Islam* [Histoire de la philosophie en Islam] (traduit par Muhammad 'Abd al-Hadi Abou Rayda), Le Caire, Lajnat al-Ta'lif wal-Tarjama mal-Nachr, 1938.
4. 'Abd al-'Aziz 'Izzat, *Ibn Miskawayh, Falsafatuh al-akhlaqiyya wa Masadiruha* [La philosophie morale d'Ibn Miskawayh et ses sources], Le Caire, Éditions Mustapha al-Babi al-Halabi, 1946, p. 80 ; pour plus de détails sur la vie de Miskawayh, voir p. 77-123.
5. Pour plus de détails sur les ouvrages traduits, du grec en particulier, et sur les traducteurs, voir par exemple
6. Ibn Al-Nadim (Abu Faraj Muhammad b. Abi Ya' qub Ishaq, dit « al-Warraq ») *Kitab al-Fihrist* [Le livre des catalogues] publié sous la direction de Reza Tajadid, Téhéran, 1971. On trouvera les profils d'al-Farabi,
7. d'Aristote et de Platon dans la présente série des cent « Penseurs de l'éducation ».
8. Pour plus de détails, outre l'ouvrage précédent, voir Al-Qafti (Jamal al-Din Abu Al-Mahassin 'Ali bin Al-Qadi, Al-Achraf Youssuf), *Akhbar al-'ulama'bi Akhbar al-hukama'* [Des sages et des philosophes], Beyrouth, Dar al-Athar li l-Taba'a wa-l-nachr wa-l-Tawzi', sans date.
9. 'Abd al-'Aziz 'Izzat, *op. cit.*, p; 349 et suiv.
10. On trouvera plus de détails sur les effets propres aux productions de cette période de la civilisation islamique dans l'ouvrage susmentionné d'Adam Mez, ainsi que dans Ahmed Amin, *Zuhr al-Isham* [L'aube de l'Islam], Le Caire, Maktabat al-Nahdat al-Misriyya, 1966, 4 parties.
11. Abu Ali Ahmad b. Muhammad, plus connu sous le nom de Ibn Miskawayh, *Ta'dib al-akhlaq* [Traité d'éthique]. Le Caire, Maktabat Muhammed 'Ali Sabih, 1959, p. 76. Nous sommes convaincus qu'il s'agit de Miskawayh et non d'Ibn Miskawayh, mais le texte n'a pas été mis au point par un spécialiste, et le nom qui figure sur sa couverture est bien Ibn Miskawayh. Nous conservons donc cette appellation de l'auteur, conformément aux usages scientifiques communément admis en la matière.
12. (Ibn) Miskawayh, *op. cit.*, p. 76.
13. *Ibid.*, p. 30.
14. *Ibid.*, p. 7.
15. *Ibid.*, p. 137.
16. 'Abd al-'Aziz 'Izzat, *op.cit.*, p. 387.
17. (Ibn) Miskawayh, *op.cit.*, p. 226-235.
18. *Ibid.*, p. 3.

19. *Ibid.*, p. 40-41.
20. *Ibid.*, p. 42, 60, 203.
21. 'Abd al-'Aziz 'Izzat, *op. cit.*, p. 383.
22. On trouvera plus de détails sur les différents sens et emplois de ce terme en consultant Nadia Gamal Al-Din, *Ma'a kitab tahdhib al-akhlaq wa-tahthir al-a'raq* [Du raffinement du caractère et de la purification des penchants], dans Hassan Mohamed Hassan et Nadia Gamal Al-Din, *Madaris al-Tarbiya fi l-Hadahat* alislamiyya [Les écoles de pensée en pédagogie dans la civilisation islamique] , Le Caire, Dar al-Fikr al-'arabi, 1984, p. 194-198.
23. Pour plus de détails sur ce point précis, voir Abdelaftah Galal, *Min Usul al-Tarbiya fi l-Islam* [Des fondements de l'éducation en Islam], Sirs al-Layyan, Centre international d'éducation fonctionnelle des adultes dans le monde arabe, 1977, p. 17 et suiv.
24. (Ibn) Miskawayh, *op.cit.*, p. 35.
25. *Ibid.*
26. Pour plus de détails sur les emprunts de Miskawayh au philosophe grec Aristote et sur les oeuvres de ce dernier traduites en arabe, voir 'Abd al-'Aziz 'Izzat, *op. cit.*, p. 366 et suiv. ; sur la comparaison entre les emprunts de Miskawayh au Livre de « Broussène » (comme il l'appelait) et la traduction arabe de ce dernier, voir *ibid.*, p. 425 et suiv. ; ce point sera repris plus en détail ci-après.
27. Pour plus de détails, voir *Ibid.*
28. (Ibn) Miskawayh, *op.cit.*, p. 36.
29. *Ibid.*, p. 31.
30. *Ibid.*, p. 66-67.
31. *Ibid.*, p. 76.
32. *Ibid.*, p. 34-35.
33. *Ibid.*, p. 126.
34. *Ibid.*, p. 64-65.
35. *Ibid.*, p. 176.
36. *Ibid.*, p. 67.
37. *Ibid.*, p. 177.
38. *Ibid.* , p. 174.
39. *Ibid.*, p. 75, 105, 125, 175.
40. *Ibid.*, p. 27.
41. *Ibid.*, p. 58, 77.
42. *Ibid.*, p. 58-59.
43. *Ibid.*, p. 66.
44. *Ibid.*, p. 35.
45. *Ibid.*
46. *Ibid.*, p. 60.
47. *Ibid.*, p. 35.
48. *Ibid.*, p. 61-64.
49. *Ibid.*, p. 64.
50. *Ibid.*, p. 65.
51. *Ibid.*, p. 62.
52. *Ibid.*, p. 64.
53. 'Abd al-'Aziz 'Izzat, *op. cit.*, p. 430.
54. (Ibn) Miskawayh, *op. cit.*, p. 66.
55. *Ibid.*, p. 35.
56. *Ibid.*, p. 104.
57. *Ibid.*, p. 51.
58. *Ibid.*, p. 35.
59. *Ibid.*, p. 35 et 36.
60. *Ibid.*, p. 65.
61. 'Abd al-'Aziz 'Izzat, *op.cit.*, p.137.
62. Les profils d'Avicenne et d'al-Ghazali figurent respectivement dans les volumes 1 et 2 de la présente série des cent « Penseurs de l'éducation »
63. Hicham Nechabeh *Al-Turath al-Tarbawi al-islami fi khamsa Makhtutat* (cinq manuscrits sur l'héritage de l'éducation en Islam), Beyrouth, Dar al-'Ilm li-l-Malayin, 1988, p. 8.

64. *Ibid*, p. 9. Voir également ‘Abd al-’Aziz ‘Izzat, *op.cit.*, p. 325, 330, 367. Quant au manuscrit de « Broussène », on en trouve un exemplaire à la Maison du livre égyptien, Fonds Timour Pacha (n° 290) sous le titre *Kitab Brisiss fi Tadbir al-Rajul_Limanzilihi* [Le livre de Brissis sur l’organisation par l’homme de sa maison]. Cet ouvrage est également cité sous le titre *Min Qaul al-Hakim Busin fi Tadbir al-Manzil* [Sentences du sage Broussène sur l’organisation de la maison]. L’orientaliste Paul Kraus a publié une édition critique de cette œuvre dans la revue de la Faculté des lettres de l’Université Fouad 1er (aujourd’hui université du Caire), vol. V, n° 1, mai 1937. On pourra se référer à cet égard aux nombreuses précisions fournies ‘Abd al-’Aziz ‘Izzat dans son ouvrage.
65. Al-Ghazali *Ihya’ ‘Ulum al-Din* [Vivification des sciences de la foi], présentation de Badawi Tabanah, Égypte, Dar Ihya’ al-Kutub al-’arabiyya, sans date, p. 3, 69-72.
66. Zaki Moubarak, *Al-Akhlaq ‘ind al-Ghazali* (La morale d’al-Ghazali) Le Caire, ‘ar al-Kitab al-’arabi Lil-T^{ba}‘a wal-Nachr, 1968, p. 224 et suiv.
67. Pour plus de détails, voir Mohamed Nabil Nofal, *Abu Hamid al-Ghazali wa Ara’uhu fi-l-tarbiya wa-l-ta’lim* [al-Ghazali et ses vues sur l’éducation et l’enseignement], mémoire de maîtrise inédit, le Caire, Faculté de l’éducation, Université d’Ain Shams, 1967, p. 339.
68. Voir par exemple Bin Sahnoun, *Adab al-mu’allimin’* [La formation des maîtres] et Al-Qabisi (Abou Hassan ‘Ali b. Khalaf), *Al-Risalat al-mufasssila li-ahwal al-muta’allimin wa-l-mu’allimin’* [Étude détaillée de la situation des élèves et des enseignants]. Dans : Ahmed Fouad Al-Ahwani, *al-Tarbiya fi-l-Islam* [L’éducation en Islam], Le Caire, Dar al-Ma’arif al-Misriyya, 1961.
69. Voir par exemple Nadia Gamal Al-Din, *Fabafat al-tarbiya ‘inda Ikhwan al-Safa’* [La philosophie de l’éducation chez les Frères de la Pureté], Le Caire, Al-Markaz al-’arabi li-l-Sihafa, 1983.
70. Pour plus de détails sur les origines de cet objectif, voir ‘Abd al-’Aziz ‘Izzat, *op. cit.*, p. 368.

Œuvres de Miskawayh

Miskawayh aborde la question de l’enseignement dans l’ensemble de son œuvre, et aucun de ses livres n’est spécialement consacré à la question. Parmi ses ouvrages les plus connus, et souvent réédités, il y a lieu de citer :

Ahmad b. Muhammad Ya’qub (Miskawayh), *Ta’dhib al-akhlaq wa tathir al-a’raq* [Traité d’éthique], Le Caire, Maktabat Muhammad ‘Ali Sabih, 1959. (Cet ouvrage a été maintes fois réédité, notamment par Qustantin Zuraya [Constantin Zoreïq], Beyrouth, Maktabat al-Hayat, 1966).

Miskawayh (Abu ‘Ali Ahmad b. Muhammad) *Tajarib al-Umam* [L’expérience des nations], édition dirigée par H.F. Andrews, Égypte, Éditions de la Société industrielle de développement, 1915.

(Ibn) Miskawayh, *Al-Fauz al-asghar* [Le plus faible accomplissement], Égypte, Éditions Ali Nifqa Mustafa Al-Katbi, 1325H.

‘Abd al-’Aziz ‘Izzat. *Ibn Miskawayh wa-fabafatwh al-akhlaqiyya wa masadiruha* [La philosophie morale d’Ibn Miskawayh et ses sources], Le Caire, Maktabat wa-Matba’at al-Babi al-Halabi, 1946, p. 125-141. (On trouvera dans les pages en question une liste des ouvrages imprimés ou manuscrits de Miskawayh disponibles dans différentes bibliothèques du monde, ainsi que ses commentaires sur d’autres manuscrits. C’est ainsi que l’épître de Miskawayh sur la quête de la sagesse se trouve dans le *Mu’jam al-udaba’* [Dictionnaire des lettrés] de Yaqut al-Hamawi, vol. 2 [édition Margoliouth], p. 49 et suiv.)

Abu Hiyam Al-Tawhidi ; Miskawayh. *Al-Hawamil wal-Chawamil* [Carrières et groupes], édité par Ahmed Amin *et al.*, Le Caire, Matba’a Lajwat al-Ta’lif wal-tarjawa wal-Nachr, 1951.

Parmi les autres ouvrages de Miskawayh conservés à ce jour, il y a lieu de citer :

Kitab Taharat al-Nafs [Le livre de la purification de l’âme]. Microfiche n° 417, conservée à la Dar al-Kutub al-misriyya (Bibliothèque de l’Université du Caire), Le Caire.

Jawidhan Khirad [La sagesse éternelle]. Microfiche conservée à la bibliothèque de l’Université du Caire (n° 23005), en marge de l’ouvrage *Nuzhat al-Arwah wa Rawdat al-Afrah*, n° 23005 (en persan).

Œuvres sur Miskawayh

Ahmad al-Amin Al-Husayni al-’Amali. *A’yan al-Chi’a* [Chiites notables], vol. 1, Damas, 1938.

Brockelmann, C. *Geschichte der Arabischen Literatur* [Histoire de la littérature arabe], Leyde, 1937. (Supplément.)

Da’irat al-ma’arif al-Islamiyya, vol. 1, Le Caire, Dar al-Cha’b, sans date, p. 388-389.

- Nadia Gamal Al-Din, *Ma'a Kitab ta'dib al-Akhdaq wa-tathir al-a'raq*. Dans : Hassan Muhammad Hassan ; Nadia Gamal al-Din (dir. publ). *Madaris al-Tarbiya fi-l-Hadarat al-islamiyya* [Les écoles de pensée en pédagogie dans la civilisation islamique], Le Caire, Dar al Fikr al-'Arabi, 1984, p. 268, 301.
- Encyclopedia of Religion and Ethics* [Encyclopédie de la religion et de la morale], J. Hastings (dir. publ.). New York, Scribner's, 1908-1927. 13 vol.
- Ibn al-Nadim (Abu l-Faraj Muhammad b. Abi Ya' qub Ishaq, dit « al-Warraq ») *Kitab al-Fihrist* [Le livre des catalogues]. (Publié sous la direction de Reza Tajadid.) Téhéran, 1971.
- Khayr al-Din al-Zarkali : al-A'lam [Les grandes figures], vol. 1, Égypte, 1927.
- Al-Qafti (Jamal al-Din Abu Al-Mahassin 'Ali bin Al-Qadi, Al-Achraf Youssuf), *Akhbar al-'ulama'bi Akhbar al-hukama'* [Des sages et des philosophes], Beyrouth, Dar al-Athar li l-Taba'a wa-l-nachr wa-l-Tawzi', sans date.
- Sa'id Al-Diwahji, « Ibn Miskawayh ». Dans : *Min A'lam al-Tarbiyat al-'arabiyya al-islamiyya* [Quelques grandes figures de l'éducation arabo-islamique], vol. 2, Bureau arabe de l'éducation pour les États du Golfe, Riyad, 1988, p. 221, 242.